



► PAPIER BUVARD YANNICK HAENEL

LES ANIMAUX DE LA NUIT

Il y a en ce moment une exposition magnifique, à Paris, au musée de la Chasse et de la Nature. Elle est consacrée au photographe américain George Shiras. C'est une petite salle, un écrin plonge dans une semi-pénombre d'ou émergeant, serrées contre les murs, dans la fragilité d'un noir et blanc spectral, tremblant, originel, des apparitions nocturnes de cerfs, de biches, de chevreuils, de castors, de porcs-épics et de lynx.

On est au Michigan, dans la région des Grands Lacs, entre 1897 et 1920. George Shiras était un chasseur, un jour il décide de substituer à la gâchette du fusil le déclencheur de l'appareil photographique. Il invente alors, pour approcher les animaux de nuit, des techniques qui s'inspirent de l'art de la chasse des Indiens Ojibwes. Le *jack lighting* brandi à l'avant d'un canoë qui s'approche avec lenteur dans l'obscurité, dont le brusque jet de lumière subjugué l'animal surpris, ou bien ces pièges photographiques, fils de soie dissimulés dans les fourres, que les animaux déclenchent eux-mêmes.

Le résultat est prodigieux. On est immédiatement saisi par la révélation de ces corps, comme si l'on était invité par la nuit elle-même, comme si la vie invisible des animaux sauvages s'imprimait pour la première fois dans le visible. Comme l'écrit Jean-Christophe Bailly, l'auteur du somptueux catalogue : « Un point de solitude est toujours atteint dans le rapport que l'on a avec les animaux ».

Ce point de solitude nous accorde à une violence d'une advenue. D'un coup, surgies de la nuit où elles sont chez elles, voici des « flammes d'êtres », dit Bailly.

Un animal est toujours une apparition qui vous transmet sa stupeur. Dans certaines photographies de George Shiras, la biche, fascinée par la flamme

qui le blouit, nous regarde, immobile. Qu'y a-t-il dans les yeux d'un animal de nuit ? Est-ce cette terrible nuit du monde qu'on aperçoit lorsque, dit Hegel, on regarde un homme dans les yeux ? Au contraire, dans l'œil fixe du cerf ou de la chouette, ce n'est ni la lutte ni le néant vide qui nous dévisagent, mais ce que Jean-Christophe Bailly nomme l'« intérieur de la nuit » : le dépôt d'une présence qui se cache.

Ce qui est fugitif n'est-il pas désirable ? L'étendue de ce qui nous échappe glisse ainsi dans une lumière miraculeuse, celle des sous-bois et des rivages d'une nuit qui n'appartient à personne, qui se dérobe aussi bien aux regards qu'à la compréhension. L'être existe avant la présence : cette avant-présence relève d'un filigrane. Les photographies de George Shiras en captent la buée. L'émotion qu'elles suscitent est à la fois précise et ample, comme une baignade heureuse.

Cette région vacillante et fluide où nous rencontrons les animaux nous ouvre à l'extase d'un abandon : nous voici captives à notre tour, sous le charme d'une biche qui se baigne dans un lac, et dont l'encolure fend l'eau avec une douceur qui, chez les humains, n'existera bientôt plus. Nous voici pris de joie face au bond d'un trio de cerfs qui détalent avec la souplesse d'une danse. Nous voici gratifiés par la couronne d'un cerf qui, reflétée dans l'eau, prend la forme d'une racine. Nous voici honorés par la splendeur furtive.

L'impossible partage entre les animaux et les humains déchire le visible, de cette distance procède une solitude, une brûlure, un désir qui, s'approchant, s'éloignant les uns des autres, n'en finissent pas de fonder des éclairs de beauté. Voici l'insaisissable, voici les corps gracieux, voici la nuit rêvée. ■